

## Filosofia Grega

### L'influence de la philosophie stoïcienne sur l'œuvre d'Adamantios Coray

### The influence of Stoic philosophy in the work of Adamantios Coray

Maria PROTOPAPAS-MARNELI  
Académie d'Athènes  
Centre de Recherche sur la Philosophie Grecque

---

#### Resumo

---

Adamantios Coray, fundador das *Luzes gregas*, foi seu representante mais importante. Valorizou a clareza de expressão no discurso, mas também a educação da juventude grega, pelo paradigma do arsenal ancestral grego. Foi por essa razão que Coray, residindo em Paris, se interessou vivamente pela tradução de textos gregos antigos, sobretudo nas línguas grega moderna e francesa, começando pelo *Corpus Hipocrático*, graças também à sua formação como médico. Depois se voltou aos textos gregos poéticos, históricos, literários e filosóficos e teve uma produção espetacular de edições de textos comentados e traduzidos. A personalidade de Coray, assim como sua vida e sua obra apresentam ressonâncias surpreendentes com as de Zenão de Cítio, fundador do estoicismo. Nosso estudo, tomando como ponto de partida justamente esses parentescos, trata de aproximar os dois filósofos, a fim de revelar as influências estoicas no seu conjunto, sobre a obra de Coray.

**Palavras-chave:** Educação, linguagem, ensino, estoicismo, Zenão, *Luzes gregas*, Coray, *Corpus Hipocrático*.

---

#### Abstract

---

Adamantios Coray, founder of the Greek Enlightenment, was also its most important figure. He valued the clearness of expression in discourse, as well as the education of Greek youth through the paradigm of Ancient Greek resources. That was the reason why Coray, even settled at Paris, was lively interested in the translation of Ancient Greek texts, especially to Modern Greek and French, beginning with the *Hippocratic Corpus*, due to his medical expertise. Afterward, he dedicated himself to all the poetic, historical, literary and philosophical Greek texts and had a spectacular production of commentated and translated texts editions. Coray's personality, along with his life and works present surprisingly resonances with the ones of Zenon of Citium, founder of Stoicism. The present text, considering these very resemblances between both thinkers, intends to narrow then in order to reveal the Stoic influences in the entire Coray's work.

**Keywords:** Education, language, instruction, Stoicism, Zenon, Greek Enlightenment, Coray, *Hippocratic Corpus*.

Dans cet article, je me propose dans un premier temps de dégager les traits de la philosophie stoïcienne dans l'œuvre d'Adamantios Coray, notamment dans le domaine de la théorie du langage et de l'éducation des jeunes. Coray, chef de fil des Lumières néohelléniques sous l'occupation turque et promoteur de l'indépendance de la Grèce, mit l'accent sur l'importance de la *paideia* de la jeunesse de sa nation soumise, tout en se préoccupant de la pureté de la langue grecque. Dans un deuxième temps j'évoquerai les traits de la personnalité et de l'enseignement de Zénon de Cittium, fondateur de l'École stoïcienne. Dans un troisième et dernier temps, je mettrai l'accent sur les points communs de ces deux personnalités, de Zénon et de Coray, qui vécurent au cours de deux périodes de l'histoire grecque très distantes entre elles, mais qui influencèrent respectivement et de manière décisive la formation intellectuelle de la jeunesse de leur temps mais aussi la pensée des générations futures.

Coray est né à Smyrne en 1748. Son père, Ioannis Coray, originaire de Chios, était un négociant fort renommé dans les milieux de Smyrne, à en juger par les privilèges que le gouvernement de la cité lui concéda tout au long de sa vie. Sa mère, originaire de Smyrne et descendante d'une famille d'intellectuels, transmet à son fils le zèle de l'étude<sup>1</sup>, que Coray mit à profit pour acquérir une profonde érudition<sup>2</sup>. Il fit ses études secondaires au Lycée Évangélique de Smyrne tout en suivant parallèlement des cours de latin, une langue dont il allait par la suite perfectionner la connaissance<sup>3</sup>. Son désir d'élargir son savoir dans tous les domaines scientifiques alla de pair avec l'ampleur

prise par les affaires de son père qui exerçait le commerce des tissus de soie, l'envoya en Hollande pour l'y représenter. Une fois arrivé à Amsterdam en 1772, au lieu de s'occuper des affaires familiales, il s'initia à la logique et à la géométrie d'Euclide. Dans les années suivantes, le jeune Coray poursuivit ses recherches scientifiques au point de négliger les intérêts commerciaux de son père<sup>4</sup>. Son nouveau rêve fut désormais de partir séjourner en France, et de s'inscrire au départ à l'université de Montpellier, afin de suivre des cours de médecine: un rêve que son père l'empêcha de concrétiser en l'obligeant à rentrer à Smyrne; il renonce donc à ce projet, pour vivre dans son pays natal pendant les quatre années suivantes. Mais ce rêve français finira par se réaliser, quand il partira à Montpellier pour faire sa médecine. Comme lui-même le souligne dans son autobiographie, il n'avait pas de penchant particulier pour cette science. Poursuivre de longues études était pour lui une façon d'opter pour un éloignement prolongé de Smyrne, alors occupée par les Turcs. Il pensait aussi que, dans le cas où il serait obligé de rentrer dans sa ville natale, sa qualité de médecin lui vaudrait d'être plus respecté par les occupants<sup>5</sup>. En juillet 1786, il reçoit le titre de docteur en médecine de l'université de Montpellier, après avoir soutenu deux thèses : *Résumé de Pyrétoologie* (1786) et *Medicus Hippocraticus*<sup>6</sup>, portant sur le devoir moral des médecins d'après le premier aphorisme d'Hippocrate<sup>7</sup>. Son directeur de thèse lui propose de publier la traduction des traités d'Hippocrate et de ses fragments obscurs afin de lever les malentendus qui pèsent sur les textes<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> (La collection de *Prolegomena* de Coray dans la *Bibliothèque hellénique* et les *Suppléments* est publiée en 4 volumes à Athènes) Αδαμαντίου ΚΟΡΑΗ, *Προλεγόμενα στους Αρχαίους Έλληνες Συγγραφείς*, préface de K. Th. DIMARAS, avec l'*Autobiographie* de Coray. Athènes, Fondation Culturelle de la Banque Nationale de Grèce [MIET], 1984, vol. 1, pp. θ-ια'.

<sup>2</sup> Coray, dans son autobiographie, met l'accent sur le fait qu'il s'initia à la littérature grecque ancienne quand son grand-père lui légua sa bibliothèque. Ce fut grâce à cet héritage qu'il apprit, dès son enfance, à admirer les Anciens, Démosthène par excellence, peut-être est-ce ce goût de l'érudition qui lui valut d'avoir, toute sa vie durant, une santé précaire (cf. *op. cit.*, pp. ιβ-ιγ').

<sup>3</sup> Au près du curé hollandais, Bernhard Keun, à qui Coray, en échange, enseigna la langue grecque; cf. A. ΚΟΡΑΗ, *Προλεγόμενα*, *op. cit.*, vol. 1' pp. θ-ιγ'.

<sup>4</sup> Cf. La thèse très importante de P. KITROMILIDES, *Tradition, Enlightenment and Revolution (Modern Greek Enlightenment. Political and Social Ideas) [Νεοελληνικός Διαφωτισμός: οι πολιτικές και κοινωνικές ιδέες]* (tr. grecque S. Nikoloudi). Athènes: MIET, 2003, p. 252.

<sup>5</sup> A. Z. ΜΑΜΟΥΚΑΣ, *Αδαμάντιος Κοραΐς. Βίος και έργα* (introduction par S. FASOULAKIS). Athènes: MIET, 1989, p. ια'.

<sup>6</sup> J. BOMPAIRE, Coray citoyen de Paris, *Διήμερο Κοραΐ* [*Journées Coray*], 29-30 avril 1983. Athènes: Institut national de Recherches Néohelléniques, Athènes, 1984, pp. 208-215, notamment p. 210.

<sup>7</sup> Cf. A. ΒΑΖΟΥ, Adamantios Coray et ses corrections inédites sur Galien, in *Ecdotica e ricenzone dei testi medici greci, Atti del V Convegno Internazionale*, Napoli, 1-2 ottobre 2004, Napoli, M. d'Auria Ed., 2006, pp. 465-480, notamment p. 467.

<sup>8</sup> J. BOMPAIRE, *op. cit.*, pp. 210-211. Cf. A. ΒΑΖΟΥ, *op. cit.*, p. 467, n. 7.

Les études médicales n'éloignèrent pas Coray de son activité fondamentale : l'étude de la langue et littérature grecques. En même temps, il avait à cœur de transmettre les acquisitions intellectuelles de l'Europe aux Grecs, occupés par les Turcs<sup>9</sup>. Il écrit à ce sujet : « Les Grecs, vains de leur origine, loin de fermer les yeux aux lumières de l'Europe, n'ont regardé les Européens que comme des débiteurs qui leur remboursoient, avec de très-gros intérêts, un capital qu'ils avoient reçu de leurs ancêtres »<sup>10</sup>.

Coray, excellent connaisseur des langues étrangères<sup>11</sup>, traduisit nombre de textes en français. C'est à Montpellier qu'il fut édité pour la première fois en France : il y publia son étude, *Pyretologiae Synopsis*<sup>12</sup>. Suivirent l'*Introduction à l'étude de la nature et de la Médecine*. Les érudits français soutinrent alors que Coray était le seul capable d'interpréter les œuvres d'Hippocrate, le considérant comme « le plus sage parmi les Grecs ». La traduction du traité hippocratique, *Des airs, des eaux et des lieux* valut à Coray le prix de l'université pour « ses remarques qui ont apporté une clarté nouvelle » et l'imposa comme « philologue classique »<sup>13</sup>. Coray décida d'utiliser cette nouvelle expérience de « philologue classique » pour s'adonner à la production d'une série de textes grecs anciens qu'elle allait couvrir les besoins de l'éducation des jeunes Grecs dans le domaine des

études classiques et en même temps elle allait les initier à la politique et à la morale<sup>14</sup>. C'est alors que grand nombre de Français entrèrent en contact avec la littérature ancienne par l'intermédiaire de la plume de Coray<sup>15</sup>. Le 17 mars 1821, il semble que Jules Michelet ait commencé la lecture du texte grec des *Pensées*, de Marc Aurèle, peut-être dans l'édition (entièrement en grec, titre et introduction, excepté un éloge en français de Marc Aurèle<sup>16</sup>, rédigé par l'académicien Thomas) « publiée à Paris en 1816 par le patriote grec Adamantios Coraes »<sup>17</sup>.

On constate pourtant, que tous les intellectuels grecs de la fin du 18<sup>ème</sup> siècle, en général, expriment une idéologie bourgeoise et s'inscrivent dans le cosmopolitisme de leur époque, qui gagne différents domaines comme, par exemple, les finances, la civilisation, la politique. L'objectif de tous ces érudits des Lumières est de réveiller les peuples de l'Europe de l'Est. Le cadre général dans lequel se meuvent les Grecs de la Diaspora, est grosso modo les pays de l'Europe de l'Ouest (l'Italie, la France, Vienne), la Russie et les pays balkaniques. Or, ce cosmopolitisme se caractérise justement par le déplacement des Grecs et leur installation à l'étranger. Une démarche qui coïncide avec la recherche d'un nouveau milieu intellectuel mais aussi avec une volonté de se fondre dans un contexte culturel différent et nouveau,

<sup>9</sup> Cf. R. ARGYROPOULOS, *Προσεγγίσεις νεοελληνικής φιλοσοφίας*. Athènes: Βάνιας, 2004, pp. 26-27.

<sup>10</sup> A. CORAY, *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce* (Lu à la Société des Observateurs de l'homme, le 16 Nivôse, en XI) (6 janvier 1803)[*Υπόμνημα περί της παρούσης καταστάσεως του πολιτισμού εν Ελλάδι*], Institut Néo-hellénique de la Sorbonne, Université Paris IV, reproduction 1978 (hors commerce), p. 12.

<sup>11</sup> Il connaissait bien aussi, outre le latin, le français, l'anglais, l'allemand, l'italien et l'hébreu; cf. A. ΚΟΡΑΗ, *Προλεγόμενα στους Αρχαίους Έλληνες Συγγραφείς και η αυτοβιογραφία του*, op. cit., vol. 1, p. ιγ'.

<sup>12</sup> Cf. A. ΜΑΜΟΥΚΑΣ, *Αδαμάντιος Κοραΐς*, op. cit., 1989, p. 14.

<sup>13</sup> A. ΜΑΜΟΥΚΑΣ, op. cit., p. κθ'. Pour la valeur de l'édition de ce traité par Coray, cf. (a) P. KITROMILIDIS, *Νεοελληνικός Διαφωτισμός*, Athènes, MIET, 1996, p. 396 et n. 28 ; (b) J. JOUANA, Place et rôle de Coray dans l'édition du traité hippocratique des *Airs, eaux, lieux*, dans *Médecins érudits de Coray à Sigerist, Actes du Colloque de St. Julien-en-Beaujolais*. Textes réunis et édités par D. Gourevitch. Paris: de Boccard, 1995, pp. 7-24, notamment pp. 22-23.

<sup>14</sup> Cf. D. V. VAGIAKAKOS, *Les Άτακτα* de Adamantios Coray, *Πρακτικά Συνεδρίου Αδαμάντιος Κοραΐς και Χιος [Actes du Colloque Coray et Chio]*, Chio, 11-15.5.1983, Athènes, Ομήριον Πνευματικόν Κέντρον, vol. 1, pp. 109-111, notamment p. 109. Cf. aussi P. KITROMILIDIS, *Νεοελληνικός Διαφωτισμός*. Athènes: op. cit., pp. 396-397.

<sup>15</sup> Les œuvres de Coray remontent en 66 tomes; cf. A. ΜΑΜΟΥΚΑΣ, op. cit., p. μζ'.

<sup>16</sup> Qui apparaît sous le numéro 29 – ΜΑΡΚΟΥ ΑΝΤΩΝΙΟΥ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΤΩΝ ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ βιβλία β'. Cf. A. ΜΑΜΟΥΚΑΣ, op. cit., p. μ'.

<sup>17</sup> J. MICHELET, *Écrits de jeunesse*, texte publié avec une introduction et des notes par P. Viailleux. Paris: Gallimard, 1959, p. 173; en juillet 1823, Michelet note: « je parle toujours de vertu avec enthousiasme, avec attendrissement, je lis Marc Aurèle. Je suis faible et vicieux » (dans P. HADOT, *Exercices spirituels et philosophie antique*. Paris: Albin Michel, 1993, p. 200).

susceptible de modifier leur situation et de faire d'eux, citoyens d'un pays soumis comme l'était la Grèce, des citoyens du monde.

Or, le déplacement des intellectuels grecs de cette époque houleuse évoque un phénomène quasi identique qui prit place à l'époque hellénistique: c'est ainsi, par exemple, que Zénon, le fondateur du Stoïcisme, originaire de Citium de Chypre, vint s'installer à Athènes. De même, la personnalité de Coray ainsi que son désir d'approfondir ses connaissances dans tous les domaines scientifiques rappellent le philosophe stoïcien, d'abord fervent lecteur de Platon, puis disciple de plusieurs Écoles philosophiques à Athènes<sup>18</sup>. En effet, selon le témoignage de Diogène Laërce, le père de Zénon, qui faisait le commerce de porphyre, venait souvent à Athènes pour ses affaires et en rapporta à Zénon, encore enfant, quantité de livres socratiques ; ce dernier s'exerça donc, alors qu'il était encore dans son pays<sup>19</sup>. Aux temps troublés de l'époque post-alexandrine, Zénon, spectateur de la destruction de son pays, Citium, occupé et réduit à l'état de ruines par le roi Ptolémée, renonça très vraisemblablement à y vivre et s'éloigna volontairement de Chypre, tout comme le feront les Grecs de la Diaspora, pendant l'occupation turque. L'amertume qu'inspirent à Zénon les malheurs de son pays ainsi que la rancune qu'il nourrit contre le roi Ptolémée<sup>20</sup> furent, pensons-nous, les facteurs décisifs qui motivèrent son déplacement. Quant au témoignage selon lequel Zénon aurait fait naufrage en apportant une cargaison de porphyre de Phénicie au Pirée<sup>21</sup>, il nous semble très douteux.

Les pays de l'Europe de l'époque de Coray reflètent l'Athènes du temps de Zénon. Le fondateur

du stoïcisme, aux jours néfastes de l'époque post-alexandrine, enseignait aux jeunes, venus du monde entier à Athènes pour s'initier à la philosophie et à la littérature, les chants homériques comme ceux d'Hésiode ; des sujets proches de l'homme de cette époque, qui tente, à travers la langue et l'arsenal mythologique de ses ancêtres, de retrouver le fil de sa vie et son état de citoyen, tout en cherchant à s'intégrer dans le contexte plus large de citoyen du monde<sup>22</sup>.

D'ailleurs, on sait que les trois scholarques, Zénon, Cléanthe et Chrysippe, empruntaient des vers aux poètes<sup>23</sup>, afin d'enrichir leur enseignement et de le rendre plus attrayant pour leur public. Cet usage, fût-il abusif, que font des écrits les Stoïciens, désireux d'instruire leur public par l'intermédiaire de la littérature déjà existante, coïncide précisément avec la tâche de Coray qui consiste à éditer, commenter, traduire et diffuser auprès du public grec mais aussi étranger (et notamment du public français), les textes de ses ancêtres, en poursuivant le même but que les philosophes du Portique. « La langue » écrit Coray - et il entend la langue grecque moderne-, « même si elle a intégré des éléments barbares, peut être embellie ; le langage courant n'est pas à négliger, comme le soutiennent les fous ». Pour écrire ailleurs : « Que reste-t-il donc d'autre aux sages érudits de notre nation que de garder la voie modérée, en d'autres termes, de se tenir à distance du langage vulgaire ! Il est probable que ni les Platons ni les Isocrates n'écrivaient comme des rameurs athéniens, éloignés ceux-ci de la *grécité*<sup>24</sup> du langage ou du mélange des dialectes ; il ne fait pourtant aucun doute que même les Platons et les Isocrates écrivaient dans un langage compréhensible aussi par les rameurs »<sup>25</sup>. En effet,

<sup>18</sup> DIOGÈNE LAËRCE, *Vies et opinions des philosophes*, Livre VII, 2, 15 et 25 (désormais D.L., ...).

<sup>19</sup> D.L., VII, 31.

<sup>20</sup> D.L., VII, 24.

<sup>21</sup> D.L., VII, 2.

<sup>22</sup> Cf. M. PROTOPAPAS-MARNELLI, *La rhétorique des Stoïciens*. Paris: L'Harmattan, 2002, p. 101.

<sup>23</sup> S.V.F., II, 906-907.

<sup>24</sup> Le terme *grécité*, que Coray utilise dans son discours, est le terme aristotélicien «*ελληνισμός*» qui constitue un des quatre termes de la qualité du discours selon le stagirite. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette question ultérieurement.

<sup>25</sup> Dans la lettre adressée à A. Vassiliou, le 1<sup>er</sup> mai 1805 ; cf. A. Κοραΐς, *Αλληλογραφία*, [A. Coray, *Correspondance*] t. 2, (1799-1809), Athènes, *Εστία*, 1966, p. 322.

Coray était tellement sensible aux questions de langage et surtout à la fonction que le langage devait accomplir que les érudits français étaient étonnés de l'influence qu'il exerçait sur ses compatriotes par son œuvre. A. Bourgeault note à ce sujet : « Toute la jeune génération savante a puisé à la source que Coray lui avait ouverte. Si la Grèce a retrouvé les pures traditions de la langue antique, et reformé une langue littéraire avec son nouvel idiome, c'est surtout à Coray qu'elle le doit<sup>26</sup>. Jusqu'à lui, le grec moderne n'avait ni système ni principes ; chaque écrivain suivait son inspiration particulière, selon le degré de culture et de connaissances qu'il possédait<sup>27</sup>. Dans le même contexte de la protection du langage se dirige aussi N. Doukas, quand, en 1810 constate que la seule voie conduisant à l'expulsion du barbarisme de la génération grecque penche pour la culture de la langue<sup>28</sup>.

Bien avant Coray, Zénon avait marché sur cette même route, concernant le langage. Il était très sensible à ce moyen de communiquer les idées et il penchait pour un langage précis, éloigné de toute forme oratoire fleurie. Il comparait même les discours bien ordonnés des puristes à l'argent alexandrin ; comme lui, ils ont bel aspect et sont bien arrondis comme la monnaie alexandrine, disait-il, mais n'en valent pas plus pour autant. Quant aux discours qui avaient des vices de forme, il soulignait que ceux-ci ressemblaient aux tétradrachmes attiques, frappées négligemment et sans soin. Pourtant, il arrivait très souvent que les discours qui présentaient des défauts vaillent mieux que les

compositions écrites selon les règles de l'éloquence<sup>29</sup>. D'après Aristide Quintilien, par ailleurs, les Stoïciens, en général, ont été plus pénétrants par leurs pensées que par leur style dont ils ne faisaient guère de cas. Les Stoïciens, sensibles à la promotion d'un langage précis, empruntent à Aristote les qualités du discours, que Théophraste, son disciple, avait systématisées. Ces qualités, exprimées dans un contexte stoïcien, constituent les règles selon lesquelles le sage doit organiser son discours, afin d'éviter la recherche ou l'excès. En effet, Aristote se fait l'ardent défenseur de la thèse selon laquelle la qualité principale du discours est la clarté<sup>30</sup>. Il nous dit : Toute déviation de la clarté, susceptible de nous écarter de l'objectif du discours, qui consiste à indiquer une chose précise, équivaut à l'échec de l'objectif souhaité<sup>31</sup>. Selon Théophraste, le fidèle élève et successeur d'Aristote, les qualités du discours sont au nombre de quatre : la *grécité*<sup>32</sup>, une élocution sans défaut, avec une habitude de l'art qui ne laisse rien au hasard ; la *clarté*, la diction qui suggère intelligiblement ce qu'on a dans la pensée ; la *convenance*, qui est le choix des mots appropriés à l'objet du discours ; la *construction*, qui consiste à éviter la vulgarité. Les Stoïciens en ont ajouté une cinquième, la *brièveté*, un tout qui contient uniquement ce qui est nécessaire pour rendre manifeste l'objet du discours<sup>33</sup>. Une déviation de ces cinq qualités est qualifiée de *barbarisme*, en d'autres termes, de défaut qui est contraire au style langagier qu'utilisent d'habitude les Grecs distingués<sup>34</sup>. Le discours correct est une synthèse de nature, d'étude et de technique<sup>35</sup>.

<sup>26</sup> Sur la question de la clarté du langage, préconisé par Coray, cf. A. STAVELLAS, *Η φιλοσοφική θεμελίωση της ελληνικής γραμματικής (1650-1821)*. Παλάσιος, Κοραΐς, Κούμας, Athènes, Fondation de recherche et d'éditions de philosophie néohellénique. Athènes : 2002, pp. 131-133.

<sup>27</sup> A. BOUGEALULT, *Histoire des littératures étrangères*, t. 3. Paris : 1876, pp. 548-459, dans A. MAMOUIKAS, *op. cit.*, p. ριβ'.

<sup>28</sup> Cf. K. Th. DIMARAS, *Σταθμός προς τη νέα ελληνική κοινωνία, Ιστορικά Φροντισματα, Α', Ο Διαφωτισμός και το κορύφωμά του*, Athènes, Πορεία, 1992, p. 244. Cf aussi A. GLYCOFRYDI-LEONTSINI, *Νεοελληνική Φιλοσοφία. Πρόσωπα και θέματα*. Athènes : Tolidis, 1993, p. 266 et n. 59 « P. Soutsos préconisait la « résurrection » de la langue grecque ancienne pour des raisons de patriotisme et d'esthétique ».

<sup>29</sup> D.L., VII, 18.

<sup>30</sup> Cf. ARISTOTE, *Rhétorique*, 1404 b1. Cf. aussi A. CORAY, *Προλεγόμενα στους Αρχαίους Έλληνες Συγγραφείς και η αυτοβιογραφία του*, *op. cit.*, vol. I' p. 235, n. 2 où Coray cite la phrase d'Aristote, tirée dans la *Rhétorique*.

<sup>31</sup> Cf. ARISTOTE, *ibid.*

<sup>32</sup> Qualité évoquée par Coray, cf. n. 23.

<sup>33</sup> Cf. D.L., VII, 59.

<sup>34</sup> *Ibid.*

<sup>35</sup> Cf. A. QUINTILIEN, *op. cit.*, Introduction, pp. LXIII et suiv.

Cette synthèse s'effectue uniquement grâce à la coexistence harmonieuse de ces présupposés : de la nature, dans la mesure où l'homme reçoit les représentations du monde qui l'entoure ; de l'étude, puisqu'il élabore par son intellect les représentations reçues ; d'art, dès lors que sa pensée, désormais élaborée, est soumise à certaines règles d'expression technique, afin d'être formulée. Aristote lutte contre les traits de langages étrangers orientaux (βαρβαρισμοί) qui tentent de s'introduire dans la langue grecque, mais qui, par la suite, caractériseront toute l'époque hellénistique. Les Stoïciens, qui préconisent l'exactitude dans le discours, suppriment aussitôt tous les défauts langagiers, à savoir les barbarismes et les solécismes. Pourtant, du fait que la population de la Grèce, à cette période, continue à « s'enrichir » de populations étrangères, arrivées dans le pays après les guerres d'Alexandre le Grand, l'altération de la langue grecque par l'intrusion d'éléments étrangers est inévitable. Les étrangers commettaient des erreurs, et, lorsqu'ils parlaient grec, ils le parlaient en barbares.

Pour les chercheurs du 19<sup>ème</sup> siècle également, la théorie du langage demeure indiscutablement liée à la philosophie, dans la mesure où les mots ne constituent point une révélation divine<sup>36</sup>, mais ils fonctionnent comme des outils de communication entre les hommes. En effet, c'est par l'intermédiaire du langage que les idées se diffusent et que les événements se dévoilent. Coray était persuadé que c'est la langue plutôt que la religion qui unit les nations entre elles. Il soulignait aussi que la langue parlée de son époque était la fille « orpheline et malheureuse » d'une autre langue; il était donc nécessaire d'en éliminer les points

faibles et d'y substituer des mots déjà existants de la langue maternelle ; il disait aussi qu'il ne fallait pas avoir recours aux langues étrangères, mais plutôt supprimer de la langue parlée les phrases et les syntaxes des autres langues. Il dénonçait par ailleurs le *barbarisme* de la nation qui n'avait pas réussi à protéger sa langue<sup>37</sup>. La langue que Coray propose est une langue correcte, une langue démotique mais s'inscrivant dans le cadre de règles ; on pourrait parler d'une « démotique littéraire »<sup>38</sup>. Dans le même contexte, son ancêtre Zénon soulignait que le sage devait être sensible à l'exactitude du discours. « Il disait qu'il valait mieux faire un faux pas que pécher par la langue »<sup>39</sup>. Chrysippe, lui aussi, était très sensible à la question des vices du langage. Le philosophe de Soles affichait une attitude très sévère y compris envers le langage des nourrices. Il souhaitait qu'elles parlent correctement, étant les premiers précepteurs des enfants. « Avant tout, que les nourrices ne parlent pas un langage incorrect, et, qui plus est, dans la mesure du possible, qu'elles fussent des sages »<sup>40</sup>. Le philosophe de Soles était conscient de la valeur de l'éducation des enfants, et ce dès l'âge le plus tendre, dans la mesure où l'entourage influence le caractère de l'enfant, sa façon de s'exprimer et sa morale<sup>41</sup>. Il disait aussi que dans le cas où les nourrices commettent des erreurs en éduquant les enfants, elles génèrent chez eux des vices psychiques qui, progressivement augmentent et s'installent durablement<sup>42</sup>. Chrysippe était conscient du fait que l'éducation était la pierre angulaire d'une société saine. Dans un contexte analogue, Coray soutient que ce sont les femmes qui lèguent aux enfants les règles de la morale et du langage; éduquer les femmes lui apparaît donc comme une nécessité,

<sup>36</sup> Cf. R. ARGYROPOULOS, *Approches de philosophie néohellénique*, op. cit., pp. 26-27.

<sup>37</sup> Cf. A. CORAY, *Προλεγόμενα στους Αρχαίους Έλληνες Συγγραφείς και η αυτοβιογραφία του*, op. cit., vol. I', p. 129.

<sup>38</sup> Cf. C. Th. DIMARAS, *Coray et la langue, Διήμερο Κοραή*, 29-30 avril 1983. Athènes: Centre National de Recherche Néohellénique, pp. 9-28, notamment p. 20.

<sup>39</sup> D.L., VII, 26.

<sup>40</sup> A. QUINTILIEN, op. cit., t. 1, L. 1, 4 (=S.V.F., III, 734).

<sup>41</sup> D.L., VII, 89.

<sup>42</sup> C'est sans doute pour cette raison que Chrysippe déclina l'invitation du roi Ptolémée à se rendre en Égypte pour y enseigner la philosophie. Il préféra rester à Athènes et devenir le précepteur des enfants de sa sœur, Aristocréon et Philocrate ; cf. D.L., VII, 185.

puisqu'elle, insiste-t-il, celles-ci constituent la moitié de la population et que, par leur maternité, elles élèvent l'autre moitié, celle des hommes. Il convient donc de se pencher sur leur éducation dans la mesure où elles la transmettent à leurs enfants<sup>43</sup>. Coray, très sensible à ce moyen de communication qu'est le langage, insiste : il faut parler sagement (σοφώς), certes, mais aussi clairement (σαφώς)<sup>44</sup>, tracer une voie modérée et élaborer un langage accessible même à ceux qui sont privés d'éducation. Il faut, affirme-t-il (comme l'avaient fait les Stoïciens) examiner la production des mots<sup>45</sup>. En effet, selon l'information de Cicéron, les Stoïciens soutiennent que le sage est parfois obligé d'utiliser un langage qui s'adapte à l'opinion commune, qu'il lui faut avoir recours à des expressions populaires et qui sont en usage, quand il s'adresse à la foule. Un langage modéré rend plus accessible la recherche de la vérité devant le public<sup>46</sup>. Le langage, moyen de communication entre les hommes, outil d'enseignement, instrument de transmission des idées, joue un rôle primordial dans la société humaine. Les Stoïciens, qui sont très sensibles aux facultés langagières, attribuent au discours la fonction de lien de la société humaine : « Le lien de cette société, c'est la raison et le langage ; grâce à eux, on s'instruit et on apprend, on communique, on discute, on juge, ce qui rapproche les hommes les uns des autres et les unit dans une sorte de société naturelle... »<sup>47</sup>. Telles sont les raisons pour lesquelles Coray a recours à l'enseignement stoïcien (même à son insu<sup>48</sup>) afin d'élaborer le nouveau langage

de la nation. Coray prétend que les noms des choses imprègnent mieux dans l'âme les idées des choses mêmes. Quand le langage est riche en noms, une certaine partie de la science du langage national, devient aussi accessible au peuple<sup>49</sup>. On constate donc une influence stoïcienne sur la pensée de Coray. On sait d'ailleurs que les philosophes du Portique « ont été des donneurs des noms. Ils ont hardiment forgé des mots nouveaux lorsque la langue ne leur offrait pas une analyse suffisante de la réalité. Ces mots forgés étaient pour eux naturels, car ils désignaient de façon correcte un domaine de la nature encore anonyme ; nous sommes toujours ici dans le souci d'appeler chaque chose par son nom »<sup>50</sup>. Coray désire, toujours en imitant les Stoïciens, que le discours soit concis, sans ambages stylistiques mais uniquement au service de la diffusion des idées<sup>51</sup>. Celui qui cherche le sens des mots est digne d'être appelé *chasseur de la sagesse* et non *chasseur de mots*. Le *chasseur de mots* travaille dans le seul but d'accumuler un grand nombre de mots, afin d'enrichir son vocabulaire, sans approfondir leur sens. En revanche, le *chasseur de la sagesse* se penche sur les mots afin de découvrir leur véritable sens et d'enrichir ainsi son intellect. Le *chasseur des mots*<sup>52</sup>, est celui que les Stoïciens appellent *logophile* (λογόφιλον), par opposition avec le *chasseur de la sagesse*, qu'ils appellent *philologue* (φιλόλογον). De même, Coray, pour désigner la recherche systématique du sens des mots, invente le nom de *γνωσιθήρας*, par opposition à la simple recherche de classification des

<sup>43</sup> Cf. A. CORAY, *Προλεγόμενα στους Αρχαίους Έλληνες Συγγραφείς και η αυτοβιογραφία του*, Préface L. Droulia, *op. cit.*, 1990, vol. III', p. 285.

<sup>44</sup> Cf. A. CORAY, *Προλεγόμενα στους Αρχαίους Έλληνες Συγγραφείς και η αυτοβιογραφία του*, *op. cit.*, vol. III', p. 236.

<sup>45</sup> IDEM, *ibid.*

<sup>46</sup> Cf. CICÉRON, *Traité des devoirs*, II, X, 35.

<sup>47</sup> CICÉRON, *op. cit.*, I, XVI, 50.

<sup>48</sup> Cf. P. KONDYLIS, *Ο Νεοελληνικός Διαφωτισμός. Οι φιλοσοφικές ιδέες*. Athènes: Θεμέλιο, 1988, pp. 208-209: Coray n'unifie pas historiquement des structures intellectuelles données dans leur ensemble; en revanche il intègre, dans son propre système d'idées, des sections choisies de lui-même.

<sup>49</sup> Cf. A. CORAY, *Προλεγόμενα στους Αρχαίους Έλληνες Συγγραφείς και η αυτοβιογραφία του*, *op. cit.*, vol. I', p. 502.

<sup>50</sup> G. ROMEYER DHERBEY, Zénon appelle les choses par leur nom. La chasteté de la langue d'après les Stoïciens, *Mesure*, 3, 1990, pp. 47-59, notamment p. 57.

<sup>51</sup> Cf. A. GLYCOFRYDI-LEONTSINI, *Νεοελληνική Φιλοσοφία. Θέματα Πολιτικής και Ηθικής*, Athènes, 2001, p. 305: «Coray fait allusion à la théorie de grammaire des Stoïciens, en les qualifiant d'«architectes des mots».

<sup>52</sup> Cf. STOBÉE, *Ecl.*, II, 104, 10 W. (=S.V.F., III, 682) : « Μηδέ φιλόλογον είναι τον φαύλον... μηδ' είναι φιλόλογον, λογόφιλον δέ μάλλον, μέχρι λαλιάς επιπολαίου προβαίνοντα, μηκέτι δέ και τοις έργοις εκβεβαιοί μόνον τον της αρετής λόγον».

mots, qu'il nomme *λεξιθήρας*<sup>53</sup>. Amateur lui aussi de concision (*βραχυλογία*), il met l'accent sur la perspicacité du chercheur afin de procéder au juste choix des mots, en éliminant ceux qui nuisent à l'élaboration d'un langage correct.

Les Stoïciens, on le sait, inventeurs de cette qualité du discours qu'est la concision, et Zénon au premier chef, souhaitaient que même les syllabes — et pas seulement les maximes et les sentences— du philosophe fussent brèves<sup>54</sup>. Le philosophe de Citium disait aussi que « pour discuter il ne faut pas traîner en longueur comme le font les bavards qui débitent des sonnettes ; il ajoutait, qui plus est, que les bons discours ne devaient pas laisser de marges »<sup>55</sup>. La brièveté selon Zénon fonctionne comme une manière de *saisie* intellectuelle, puisque le sage, parlant peu et d'une façon concise, réussit à avoir un auditoire attentif à ses discours, sans que cet auditoire ait le temps de les annoter<sup>56</sup>. D'ailleurs, la brièveté selon les Stoïciens désigne non seulement une façon de parler raisonnablement, mais aussi un *art de vivre*. Marc Aurèle exhorte son lecteur (ou lui-même) à conserver la brièveté comme attitude de vie: « Vise toujours à la brièveté ; brève est la route de la nature et c'est la manière de tout faire et de tout dire le plus raisonnablement possible ; un tel propos t'affranchit de bien des fatigues, de campagnes militaires, d'affaires administratives, du style recherché »<sup>57</sup>.

Coray est conscient que l'éducation doit se fonder sur deux disciplines: la philosophie et la littérature, qui participent à la composition de la parfaite *paideia*. L'homme qui participe à cette double formation réussit à maîtriser ses inclinations et il atteint

la fin, qui est la vie vertueuse. Il pensait aussi que la nation ne pouvait se libérer de ses conquérants qu'à travers l'éducation, attitude que tous les intellectuels, d'ailleurs, de son époque avaient adoptée, malgré les différences dans le rapprochement de cette initiative<sup>58</sup>. Toutefois, il ne voulait point d'une révolution précoce, comme l'avait été, à son sens, la Révolution de 1821. Voilà la raison pour laquelle ses éditions de textes grecs anciens (17 volumes au total, plus neuf volumes de *Parerga/Suppléments*, édités entre 1805 et 1826), sont toujours suivies de discours préliminaires (*Prolegomena*) et de notes explicatives en grec ancien. Le but de Coray consiste à révéler à la jeunesse Grecs libérés les qualités d'une formation morale, sociale et politique<sup>59</sup>, étant donné qu'il ne voyait pas comment un peuple privé de *paideia*, aurait pu profiter de sa liberté<sup>60</sup>. Pour toutes ces raisons, il aurait préféré que la Guerre d'Indépendance ait commencé en 1850. Coray aspirait à une Grèce libre, pourtant susceptible de profiter des acquisitions de sa liberté. Comme il l'écrit dans le chapitre portant sur le choix des textes, les enseignants doivent sélectionner des textes puisés dans la littérature grecque ancienne, susceptibles d'offrir aux élèves des exemples pour affronter toute circonstance néfaste à leur vie future. Il est conscient que l'intellect s'enrichit grâce à l'étude systématique. L'intellect, par ailleurs, ne peut se perfectionner s'il est éloigné de l'étude et de la méthode propice. Sage « est uniquement celui qui connaît des choses utiles et non celui qui connaît beaucoup de choses »<sup>61</sup>. Quelques années plus tard, N. Vamvas, suivant la même route que Coray avait tracé, songeait à une nation bien

<sup>53</sup> Cf. A. CORAY, *Προλεγόμενα στους Αρχαίους Έλληνες Συγγραφείς και η αυτοβιογραφία του*, *op. cit.*, vol. I', p. 503.

<sup>54</sup> D.L., VII, 20.

<sup>55</sup> *Ibid.*

<sup>56</sup> *Ibid.*

<sup>57</sup> MARC AURÈLE, *Pensées*, IV, 51.

<sup>58</sup> Cf. P. KITROMILIDIS, *Νεοελληνικός Διαφωτισμός*. Athènes: MIET, 1996, pp. 400-403.

<sup>59</sup> Cf. A. BAZOU, *op. cit.*, p. 465.

<sup>60</sup> Cf. A. GLYCOFRYDI-LEONTSINI, *Νεοελληνική φιλοσοφία. Θέματα Πολιτικής και Ηθικής*, *op. cit.*, p. 304.

<sup>61</sup> Cf. n. 45.



constituée et surtout libérée de superstitions et de vices que la société grecque avait accumulés faute de l'ignorance produite par l'éloignement de la jeunesse de l'éducation<sup>62</sup>.

En lisant ces propos, comment ne pas songer à la théorie de Zénon concernant la *paideia*? En effet, le fondateur du Stoïcisme disait qu'« il ne faut pas garder dans sa mémoire les mots et les phrases, mais exercer l'esprit sur l'intention morale de la formule, et non pas les avaler comme des mets tout cuits »<sup>63</sup>. Zénon croyait, tout comme Coray, que les connaissances et l'éducation aident uniquement quand elles visent à l'utile dans la vie<sup>64</sup>. De fait, par leur enseignement, les Stoïciens offraient un cadre à l'action de l'homme, conformément auquel celui-ci pouvait atteindre le bonheur. Ils enseignaient en d'autres termes un *art de vivre*. Dans le même cadre, Coray enseigne que la vraie *paideia* est la justice. L'absence de la justice conduit à un semblant de *paideia*. À l'en croire, seule la justice est porteuse de liberté, de puissance et de sécurité. La justice, enfin, suffit à rendre les hommes amis entre eux et à nous réconcilier avec nous-mêmes. Zénon, quant à lui, avait résumé cette thèse concernant la liberté humaine, en une seule phrase: « seul le sage est libre et les méchants sont esclaves »<sup>65</sup>. Or, c'est à travers l'éducation, l'acquisition des connaissances intellectuelles, la *paideia*, que l'homme réussit à conquérir sa liberté et à la conserver. Coray confirme la thèse zénonienne par la phrase suivante: « La *paideia*, apprivoise les mœurs ». Il faut qu'« à partir de l'âge tendre l'homme commence à tenir haut la bride de l'éducation » ; « l'éducation des enfants constitue le

devoir primordial des parents ». Coray est convaincu, comme le disaient les Stoïciens qui s'alignent sur la thèse de Socrate, que la vertu peut s'enseigner. C'est précisément pour cette raison qu'il préconise l'importance de l'éducation et son rôle lapidaire dans la formation de la société.

Quelle est, toutefois, la fin de la vie du sage ? Comment les Stoïciens se représentent-ils le bonheur ? Ils le définissent comme le cours facile des moments de la vie (*εύροια βίου*)<sup>66</sup>. Ce qui produit ce cours facile, c'est la joie qu'offre la vie même. C'est un état d'âme, réservé au seul sage et au juste<sup>67</sup>. Mais, pour que l'homme puisse saisir la joie que lui offre la vie, il doit être civilisé (*αστεῖος*), insiste Coray<sup>68</sup>. Le contraire de l'*αστεῖος* est l'*άγροικος*<sup>69</sup>, le *φαύλος*, celui qui ne mérite pas d'être nommé citoyen, qui n'a pas d'habitation, dans l'acception la plus large du terme (au sens de l'univers). Bref, l'*άγροικος* est l'homme incapable de se conformer aux lois de la cité, celui qui ne peut vivre en conformité avec ses concitoyens.

Or, ce qui constitue le bonheur du sage, c'est de bien vivre parmi ses semblables, à savoir, vivre une vie guidée par la droite raison. La vie que Coray qualifie de mal vécue, Zénon, lui, la rattache à la maladie psychique qu'est la passion<sup>70</sup>. Coray puise dans l'enseignement stoïcien qui préconise la perfection de l'intellect humain, la répression des passions et le cheminement à la vertu. L'éducation, nous dit Coray, et l'œuvre qu'elle est appelée à accomplir, consiste à tirer la Raison des ténèbres de l'ignorance et à éclairer, telle une nouvelle Athéna homérique, la pénombre

<sup>62</sup> Cf. A. GLYCOFRYDI-LEONTSINI, *Νεοελληνική Φιλοσοφία. Πρόσωπα και θέματα*, op. cit., pp. 195-196.

<sup>63</sup> D.L., VII, 22.

<sup>64</sup> Cf. A. GLYCOFRYDI-LEONTSINI, *Νεοελληνική φιλοσοφία. Θέματα Πολιτικής και Ηθικής*, op. cit., pp. 306-307.

<sup>65</sup> D.L., VII, 121-122.

<sup>66</sup> STOBÉE, *Ecl.*, II, 77, 20, W. (=S.V.F., I, 184).

<sup>67</sup> STOBÉE, *Ecl.*, II, 7, 11g, p. 99, 3, W. (=S.V.F., I, 216); cf. A. MANOS, *Η ευδαιμονία ως εύροια βίου στην πρώιμη στωική διανόηση*, Athènes, Βιβλιωγνία, 1993, pp. 28-29.

<sup>68</sup> Il convient de s'arrêter un instant à cet adjectif et au sens qu'il revêt dans l'antiquité. L'étymologie du mot *αστεῖος* renvoie à celui qui vit dans la cité (*άστυ*). À l'époque hellénistique, ce terme a perdu son sens premier et a fini par désigner l'homme qui affecte de se comporter en homme civilisé mais qui, étant en réalité vulgaire, en devient ridicule (*αστεῖος*). Les Stoïciens prêteront ensuite au terme *αστεῖος* un nouveau sens technique qui n'existait pas jusqu'alors. Ils l'utilisent pour désigner l'*άγαθός*, celui qui mérite d'être citoyen de la cité de Zeus.

<sup>69</sup> STOBÉE, *Ecl.*, II, 103, 24, W. (=S.V.F., III, 677).

<sup>70</sup> Coray, afin de montrer que la passion n'exerce aucun pouvoir à l'individu raisonnable, il insiste: « La passion, quand elle est subordonnée à la droite raison, n'empêche pas le triomphe de la vertu ; l'on dirait même qu'elle lui rend service ; la passion est autant indispensable à la vertu que le vent l'est au capitaine » cf. A. CORAY, *Προλεγόμενα στους Αρχαίους Έλληνες Συγγραφείς*, Préface E. N. Frangiscos. Athènes: MIET, op. cit., 1988, vol. II, p. 396.

des yeux pour que l'homme puisse distinguer ce qui est vraiment utile du nuisible<sup>71</sup>. Aussi les textes philosophiques traduits en grec, reflètent tous les penchants philosophiques des écoles qui prédominaient à cette époque en Europe. Ce qui témoigne du vaste effort déployé par les Grecs de la Diaspora pour redonner un nouveau souffle à l'éducation de la jeunesse de la Grèce occupée<sup>72</sup>. Coray reprit la route que Zénon avait tracée, bien avant lui ; il fonda sa philosophie à l'enseignement<sup>73</sup>, convaincu que seule la jeunesse, à travers l'éducation serait susceptible de réveiller l'intellect d'un peuple fatigué des tourments de quatre siècles de soumission. Il essaya donc, à travers l'arsenal littéraire grec ancestral, d'offrir un appui solide à sa patrie.

Ces deux personnages, Zénon et Coray, ont vécu, on le sait, dans deux moments très distincts de l'histoire grecque ; néanmoins, leur attitude face aux événements historiques les rapproche. L'éducation des jeunes, ainsi que la pureté du langage à laquelle ils accordèrent une attention toute particulière comptaient parmi leurs principaux objectifs. Leur milieu familial et leur histoire personnelle présentent bien des affinités : d'un côté comme de l'autre, des pères commerçants et des enfants curieux d'esprit, avides de savoir, désireux d'apprendre des langues, afin d'échapper à la tyrannie et aux envahisseurs de leur patrie. Enfin, tous les deux meurent loin de leur cité, honorés cependant par le peuple de leurs nouvelles patries. Il est indiscutable que Coray admira la position de Zénon face au langage et son parti pris d'éduquer la jeunesse à travers les textes des ancêtres. Encore convient-il de se pencher sur le choix qu'il fit de textes stoïciens. Il est à signaler, que dans son effort d'éveiller les

précepteurs de la jeunesse grecque, il cite en exemple la personnalité de Zénon de Citium et le crédit dont celui-ci bénéficia auprès des Athéniens toute sa vie durant, mais aussi après sa mort<sup>74</sup>. Zénon, écrit Coray, avait fait passer la jeunesse de l'état de bêtes où elle se trouvait à celui d'hommes raisonnables<sup>75</sup>. Il avait réussi à tirer du sommeil l'intellect des enfants ; voilà pourquoi les Athéniens l'ensevelirent au Céramique et l'honorèrent des décrets<sup>76</sup>. Si Coray cite intégralement le décret des Athéniens à Zénon, c'est précisément pour signifier aux savants précepteurs des Grecs, que la patrie leur sera reconnaissante si, à leur tour, à l'instar de Zénon jadis, ils accomplissent leur devoir qui consiste à veiller à l'éducation des jeunes et à la sagesse, celle-ci étant le seul moyen de progrès. Il met également l'accent sur le fait que négliger l'éducation conduit la nation à sa perte<sup>77</sup>. Enfin, il souligne que ce décret renferme toute la sagesse ancestrale et que, si l'on reste impassible devant les phrases qu'il contient, on n'est pas digne d'être nommé descendant des Grecs. Coray, on le sait, est mort à Paris, loin de sa patrie bien-aimée, comme jadis Zénon est mort à Athènes, loin de sa patrie bien-aimée, Citium, occupé par Ptolémée. Au cimetière de Montparnasse, on peut voir une stèle de granit, son buste en bronze et une épigramme rédigée de lui : «Adamantios Coray, originaire de Chio, sous le sol étranger, égal pourtant à ma chère Grèce natale, à Paris je gis». En dessous de cette épigramme les Français, comme autrefois le firent les Athéniens pour honorer Zénon, ont gravé les mots suivants : « Ce noble enfant des Grecs, évoquant leur génie, fit lever à sa voix un peuple de héros. La France, ô Corais, ta seconde patrie, te garde avec orgueil dans la paix des tombeaux »<sup>78</sup>.

<sup>71</sup> Cf. A. CORAY, *Προλεγόμενα στους Αρχαίους Έλληνες Συγγραφείς και η αυτοβιογραφία του*, op. cit., 1990, vol. III', p. 540.

<sup>72</sup> Cf. R. ARGYROPOULOS, *Approches de philosophie néohellénique*, op. cit., p. 54.

<sup>73</sup> Cf. P. N. KITROMILIDES, *Οι φάσεις της πολιτικής σκέψης του Κοραή, Διήμερο Κοραή, 29-30 avril 1983*. Athènes: Centre de Recherche Néohellénique, Centre National de Recherche, pp. 102-112, notamment pp. 109-110.

<sup>74</sup> Cf. A. GLYCOFRYDI-LEONTSINI, *Νεοελληνική φιλοσοφία. Θέματα Πολιτικής και Ηθικής*, p. 305.

<sup>75</sup> A. CORAY, *Προλεγόμενα στους Αρχαίους Έλληνες Συγγραφείς και η αυτοβιογραφία του*, op. cit., vol. I', pp. 524-525.

<sup>76</sup> Cf. D.L., VII, 29-30. Zénon et ses disciples, d'après l'épigramme d'Athénée «avaient mis sur des pages sacrés ses pensées si belles à savoir que la vertu de l'âme est le seul bien ! Qu'elle seule, elle conserve la vie humaine et les cités ». Aux yeux du peuple athénien, Zénon était digne d'être honoré, par ce qu'il est toujours resté un homme de bien. «... En exhortant à la vertu et à la tempérance les jeunes gens qui venaient le fréquenter, il les initia au bien, offrant à tous en modèle sa propre vie qui était conforme à la doctrine qu'il professait. ... Que tout le monde sache que le peuple athénien honore les gens de bien pendant leur vie et après leur mort » (cf. D.L., VII, 10-11).

<sup>77</sup> Cf. A. CORAY, *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce*, op. cit., p. 4: « L'ignorance, fille de la tyrannie ... Dans une société qui n'est point gouvernée par des lois sages et justes, en vain cherche-t-on la vertu ».

<sup>78</sup> Cf. Ap. DASKALAKIS, *Ο Αδαμάντιος Κοραής και η ελευθερία των Ελλήνων [Adamantios Coray et la liberté des Grecs]*, Athènes, 1965, p. 609.